

La séduction

Georges Vigarello



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/leportique/575>

DOI : [10.4000/leportique.575](https://doi.org/10.4000/leportique.575)

ISSN : 1777-5280

Éditeur

Association "Les Amis du Portique"

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2003

ISSN : 1283-8594

Référence électronique

Georges Vigarello, « La séduction », *Le Portique* [En ligne], 12 | 2003, mis en ligne le 15 juin 2006, consulté le 07 avril 2021. URL : <http://journals.openedition.org/leportique/575> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/leportique.575>

Ce document a été généré automatiquement le 7 avril 2021.

Tous droits réservés

La séduction

Georges Vigarello

- 1 • Jean-François Bert : Vous avez intitulé votre séminaire de cette année à l'École des Hautes Études, « les enjeux de l'apparence » ; croyez vous qu'une telle histoire soit possible ?
- 2 • Georges Vigarello : J'ai mis le mot « apparence physique » parce que j'avais le sentiment que l'extérieur du corps, le comportement, la façon de bouger, la façon de s'habiller, tout ce qui se voit, en définitive, fait partie d'une dimension extrêmement importante du corps. J'avais l'impression aussi que ce qui se voit est d'autant plus important que le corps prime dans la relation sociale. Il peut faire en sorte que l'individu soit plus ou moins apprécié, plus ou moins intégré, mais aussi est déterminant en matière de réussite ou d'échec.
- 3 Alors bien entendu, ce que je trouvais pour ma part important, c'était de montrer que ces enjeux, cette importance-là du corps dans la relation sociale, peut avoir des contenus différents, mais aussi des forces différentes selon les époques, ou encore des contenus et des forces différentes selon les groupes sociaux. Il y a par exemple une exigence, une précision, à la limite même une obsession dans la tenue au niveau de groupes privilégiés qui n'a pas du tout la même force que dans d'autres groupes sociaux. Ce qui ne veut pas du tout dire que ces groupes non privilégiés soient nécessairement inattentifs à l'apparence.
- 4 Mais tout ça me permet finalement de poser la question de l'extension de l'importance que peut avoir l'apparence dans le social et de mesurer comment ces enjeux de l'apparence pouvaient évoluer dans l'histoire. Finalement c'est cette question historique, qui pour moi est un peu au cœur des choses que je tente de faire. De cela émerge une question sous-jacente : l'apparence n'a-t-elle pas encore plus d'importance aujourd'hui ? Malgré le look que l'on peut considérer comme décontracté et malgré le fait que l'étiquette semble moins pressante qu'elle ne l'était ? Dans nos sociétés l'apparence a une importance beaucoup plus redoutable qu'on ne pouvait l'imaginer. Une des réponses possibles est de dire que les individus, beaucoup plus qu'auparavant, sont renvoyés à leur apparence, tout simplement parce qu'ils existent beaucoup moins

physiquement à travers leur appartenance professionnelle ou les signes de différenciation sociale.

- 5 Certains groupes sociaux sont beaucoup plus fondus qu'auparavant. Cette question s'aigüise aujourd'hui sans pour autant interdire que l'on ne s'interroge sur l'importance que cela pouvait avoir auparavant.
- 6 • En tant qu'historien vous avez appris à faire extrêmement attention aux mots, à leur signification et à leur nuance. La question de la séduction, par exemple, appartient durant tout l'Ancien Régime au langage juridique. On peut rappeler par exemple aussi le cas de la coquette qui est mal considérée à cette époque, comme le montre encore la fameuse phrase que Balzac fait dire à la duchesse de Langeais : « *Coquette ?... Je hais la coquetterie. Être coquette, Armand, mais c'est se promettre à plusieurs hommes et ne pas se donner* » ?
- 7 • Ces mots de l'apparence sont intéressants parce qu'ils révèlent des contextes et des repères culturels. Pour prendre un exemple très simple et très rapide, le mot « séduction » dans la France ancienne peut très vite être traversé par le problème juridique. Un acte de séduction peut, sous l'Ancien Régime, être un acte condamné. Donc il faut bien s'interroger sur ce qu'on entend par séduction. Alors il y a dans la jurisprudence ancienne et même dans la loi, la distinction entre la séduction non violente et la séduction violente aussi appelée séduction à force. Mais en quoi est-ce intéressant de s'interroger sur le fait qu'il y ait eu un rapt de séduction et un rapt de violence ? Tout simplement parce que la séduction au XVII^e siècle, par exemple, est un acte qui est considéré comme l'exercice d'une influence sur quelqu'un. Séduire quelqu'un, c'est le mettre en quelque sorte dans une position de dépendance à l'égard de soi. On exerce une sorte d'acte de force à son égard. Du coup ce mot révèle qu'il n'a pas le même sens qu'aujourd'hui, qui est un sens doublement positif. Il fait premièrement rentrer le séducteur dans un monde de reconnaissance ; vous êtes reconnu, valorisé lorsque vous séduisez. Vous entrez, dans un second temps, dans un monde d'égalité. Vous séduisez des gens qui sont à l'égal de vous. Dans le monde de l'Ancien Régime, cette démarche-là s'opère dans une logique de mise en supériorité de soi par rapport à l'autre. La séduction est pensée dans un monde qui est inégalitaire, et qui ne peut être pensé qu'à partir d'une systématique inégalitaire.
- 8 Autrement dit, les sujets sont toujours pensés comme étant objets d'influence, d'asymétrie. Ils sont d'emblée mis dans ce type de position d'autant plus lorsqu'il s'agit d'un processus psychologique qui se déroule entre les individus.
- 9 Le terme « charme » offre lui aussi un vif intérêt ; il est en définitive plus profond qu'il en a l'air. Ce qui est intéressant dans l'Ancien Régime, pour schématiser, c'est de voir que l'on prend en compte un aspect qui ne se limite absolument pas à la seule anatomie physique. Ce n'est pas seulement l'objet corps qui est en jeu. Il y a quelque chose de plus ; en y regardant de près, on voit que certains font référence à quelque chose qui est de l'ordre de l'harmonie, de la délicatesse, de la souplesse du mouvement. Alors que d'autres font référence à quelque chose de plus profond qui est la présence de l'âme. Le corps qui charme, c'est le corps qui est animé, c'est aussi un corps qui a une sorte de force qui passe par la présence d'une instance intérieure. Le mot charme conserve cependant une spécificité sous l'Ancien Régime, puisqu'il n'a jamais véritablement eu de connotation sexuelle. Alors qu'aujourd'hui, on se laisse aller à rentrer dans une prise en compte d'une dimension sexuelle qui ouvre sur des espaces de plaisir, voire d'ambiguïté...

- 10 Dans cette évolution sémantique, on peut aussi très bien saisir les évolutions culturelles. Quand je dis par exemple que le charme fait aujourd'hui référence à une connotation sexuelle, c'est que l'on s'autorise précisément à laisser émerger du sexuel alors que l'on ne se l'autorisait pas auparavant. Il y avait une certaine inquiétude, une sorte d'interdit qui faisait que le charme était d'un ordre purement psychologique et purement « angélique », si je peux dire.
- 11 • Entre une description du XIV^e siècle, comme celle d'Anne de Gravelle :
 « son âge estaoit d'envyron les quinze ans
 Qui est le temps que désirent amans.
 La taille en fut longue, menue et droite,
 Espaulle platte, et par les flancs estroicte »
 Anne de gravelle, ms. Fr. 1397, f°74.
 Et une description des mémoires de Casanova :
 « Elle était d'une taille bien au-dessus de la moyenne, son teint très blanc tirant un peu sur le pâle, l'air noble et décidé, mais en même temps réservé et modeste ; ses yeux bien fendus étaient d'un beau bleu céleste, sa physionomie douce et riante, les lèvres belles et humides de la plus suave volupté ; ses dents étaient deux rangées de perles du plus brillant émail. Sa coiffure ne me laissait pas voir ses cheveux ; mais si elle en avait, ils devaient être d'un beau châtain clair ; ses sourcils m'en répondaient. Ce qui me ravissait le plus était sa main et l'avant bras que je voyais jusqu'au coude.
 Le ciseau de Praxitèle n'a jamais rien taillé de mieux arrondi, de plus potelé ni de plus gracieux »¹.
 On se rend compte de la féminisation extrême de la beauté, et du rôle que joue l'arrondi dans la définition d'un corps beau.
- 12 • Quand on confronte ces deux descriptions, il y a une première remarque qui surgit. C'est celle qui porte sur la difficulté de dire le corps. La difficulté de faire exister une présence qui bien entendu ne peut pas seulement se traduire par de la description métrique, de la description « anatomique », fusse-t-elle parfaitement calibrée et proportionnée.
- 13 Cette description de simples espaces anatomiques a tendance à aller vers la perte d'intérêt, l'inexistence en un certain sens. Or le corps c'est à la fois une instance qui vit mais c'est en même temps une instance qui fait passer de la personne et du psychologique. À partir de là, ce que l'on peut voir, c'est que d'une description à l'autre dans le temps, et il y a plusieurs siècles qui séparent ces deux descriptions, on peut voir qu'incontestablement de l'enrichissement s'est produit, du dire supplémentaire est devenu possible.
- 14 Il me semble que cet enrichissement est de trois ordres :
- 15 Il se situe d'une part dans le fait que l'on s'autorise à dire davantage du corps, à dire davantage d'espaces du corps. Mais je dois entre parenthèse dire que cet ajout chez Casanova est un petit peu décevant, on aurait pu penser qu'il allait en dire davantage. En fait, au fond Casanova reste surtout centré sur les détails comme le visage et les mains, en dehors de quelques remarques latérales. Alors que le XVIII^e siècle conquiert davantage d'espaces du corps pour pouvoir en parler.
- 16 Deuxième chose, c'est que Casanova fait référence à de l'intériorité, à travers les yeux, la physionomie qui renvoie à quelque chose d'expressif, ce que le Moyen Âge a du mal à faire émerger. L'enrichissement est ici cette tentative de faire exister fortement de

l'expressif. Ce qui me paraît être une caractéristique moderne par rapport à la caractéristique médiévale qui reste plus de l'ordre d'une description formelle.

- 17 Le troisième enrichissement, c'est ce que je laissais entendre auparavant concernant la charme, c'est que la description de Casanova fait aussi apparaître l'idée de « volupté », une sorte d'autorisation nouvelle existe à l'égard du plaisir. Cette idée de volupté est présente chez de nombreux autres auteurs du XVIII^e siècle, je pense bien évidemment à Restif de la Bretonne, Rousseau ou Diderot, mais aussi bien sûr, aux libertins.
- 18 Si Casanova fait une grande place à la volupté, qui est un mot qui possède dès le XVIII^e siècle une très forte connotation sexuelle, son évolution est encore très intéressante puisque cette volupté de Casanova va devenir au XIX^e siècle, sous la plume par exemple de Villiers de L'Isle-Adam, un véritable droit, ce qui n'avait jamais été pensé auparavant.
- 19 • Le théâtre a été un des vecteurs de cette intériorisation dans la vie sociale ?
- 20 • J'ai le sentiment que le théâtre du XVII^e siècle fait exister très fortement l'expressif. L'acteur du XVII^e siècle, mais déjà l'acteur Shakespearien, sont différents des acteurs et des actrices de la pantomime et de la grande comédie italienne. La *commedia dell'arte* ne met pas en scène de la nuance expressive comme les acteurs et les actrices du XVII^e siècle sont amenés à le faire lorsqu'ils ont à mettre en scène de la passion.
- 21 Ceci entraîne un travail sur le corps qui est très particulier et qui fait dire à Madame de Sévigné lorsqu'elle voyait immobile la Champmeslé² qui était l'amie intime de son fils et par ailleurs la grande actrice de Racine, qu'elle était laide alors que lorsqu'elle se mettait à jouer, lorsqu'elle essayait de faire passer quelque chose, elle était superbement belle. Les acteurs du XVII^e siècle, en plus d'exister comme personne – et je pense particulièrement à la femme de Molière – sont susceptibles pour certains d'entre eux de lancer des modes. De même, les acteurs Anglais du XVII^e siècle sont devenus les intimes du roi.
- 22 • La description de Casanova montre le type de beauté voulu au XVIII^e siècle, ce qui vous fait dire que la beauté s'invente dans l'histoire. Mais cette description montre aussi très bien comment le social essaie d'améliorer ou d'entretenir cette même beauté. Des objets, des techniques de correction existent pour cacher le corps laid, malodorant ou vieillissant.
- 23 • Les repères privilégiés de la beauté se sont modifiés dans le temps. On peut, par exemple, décider de donner à une époque plus d'importance aux hanches qu'à une autre époque. On peut aussi attribuer plus d'importance à la bouche, à certaines périodes qu'à d'autres, ce qui révélerait que certains de ses repères de la beauté se sont soit étendues, soit complexifiés. Enfin certains repères ont aussi été l'objet d'embellissements. C'est parce qu'il y a selon les sociétés des modes de s'apprêter différents que l'on peut aboutir à une histoire de la beauté. À partir du moment où vous privilégiez fortement le maquillage, vous arrivez à des formes de beauté qui ne peuvent pas être celles qui privilégient simplement la poudre, c'est-à-dire la couleur rouge.
- 24 Mais ce qui me paraît plus important, c'est plus largement que l'espace du corps permet de saisir une culture au sens large. Pour reprendre l'exemple de la bouche, le grand repère classique, c'est une bouche très petite parce que la femme n'a pas le droit de laisser apparaître de l'intérieur. Elle ne doit pas parler trop fort, elle ne doit pas rire, ne

doit pas non plus avoir de comportements qui donnent le sentiment qu'elle soit trop libre à l'égard des choses du monde. Donc cet ensemble de normes fait que la femme doit avoir une bouche petite, c'est cela qui plaît pour des raisons complètement sociales. Or aujourd'hui, la bouche peut parfaitement être sensuelle et à la limite, il faut qu'elle le soit. En passant d'une époque très éloignée à la nôtre, en traversant le temps de manière facile, on perçoit ce changement d'univers culturel auquel il faut ajouter, dans le cas des lèvres, que l'on peut aujourd'hui les apprêter différemment. On peut leur donner plus d'épaisseur ou un aspect pulpeux.

- 25 Ce qui est important, c'est la façon dont on invente des objets qui qualifient la beauté. Ils répondent à des sensibilités culturelles extrêmement étendues et en même temps toujours extrêmement profondes.
- 26 • Le XIX^e siècle établit-il une rupture radicale par exemple avec les images de la femme nue ? Comme le rappelle Michel Foucault, le XIX^e siècle est le siècle où prolifère le discours sur le sexe, entendait-il aussi par là les images ? Une réelle modification dans la perception de la beauté, et du corps de la femme est-elle perceptible à partir de cette date ?
- 27 • À l'évidence, les images prolifèrent, déjà parce que la technique change. La photographie apporte d'énormes différences par rapport à la gravure.
- 28 Un autre changement est aussi à noter, c'est le fait que dans la deuxième partie du XIX^e siècle, les individus, les hommes surtout, s'accordent plus d'autorisation à l'égard de leur propre désir.
- 29 Il y a un roman que je trouve majeur de ce point de vue, c'est *Nana* de Zola où une femme apparaît sur scène dans des voiles qui suggèrent sa nudité. Mais qui surtout déclenche chez les hommes, et Zola insiste fortement là-dessus, un désir qu'ils ont le plus grand mal à maîtriser. Ce qui fascine d'ailleurs Zola, c'est à la fois la présence d'un désir et cette sorte de quasi non maîtrise. Les hommes allant jusqu'à se ruiner précisément parce qu'ils sont emportés par le désir qu'elle provoque. C'est évidemment un plaisir masculin ; le plaisir de Nana est pauvre et rare et au fond la domination qu'elle exerce sur les hommes passe aussi sans doute par le fait qu'elle ne les désire pas et qu'elle peut avoir à leur égard une distance plus grande, une maîtrise, ou encore un mépris calculé.
- 30 Ce qui me paraît très important, c'est de voir qu'à travers cet exemple, le XIX^e siècle va insensiblement s'autoriser à faire une place de plus en plus grande au nu.
- 31 Certes le nu a existé à la Renaissance, Vénus prends précisément la place de la Vierge dans la peinture avec Titien ou Botticelli. Mais c'est un nu que je considère comme étant un nu académique, un nu de peinture.
- 32 La grande originalité de la deuxième moitié du XIX^e siècle, c'est qu'en partie on va installer le nu dans le comportement. Autrement dit, Nana n'est pas une sorte de Vénus inaccessible que l'on présenterait comme étant l'héroïne d'un tableau, mais c'est une Vénus accessible que l'on présente comme objet d'un désir concret d'un certain nombre d'hommes, avec ses histoires, ses épisodes, ses drames. Au fond, l'on pourrait traduire ce geste du XIX^e siècle ainsi :
- « Si nous voulons suivre la sensibilité moderne, il faut que nous abandonnions nos vieux oripeaux, nos vieilles crispations, nos vieux repères. Il faut que nous sachions être à la fois plus libre, plus proche de nos désirs, accepter davantage ce qui tient en nous ».

- 33 De même les revues qui mettent en scène les nus dans des gravures, je pense par exemple au *Courier français*, à *La Vie parisienne*, utilisent des personnages du commun. Quand on regarde de près ces mises en scènes, on voit aussi que le nu évolue et que celui des années 1850-1860 est un nu où la femme est relativement ramassée, engoncée dans du corset. Alors que dans les années 1870, ils s'élancent et deviennent beaucoup plus longs. C'est sans doute un signe là aussi de notre contemporanéité.
-

NOTES

- 1.. Casanova, *Les Mémoires de Casanova*, Paris, Éditions de la Sirène, édition de 1926, tome IV, p. 15.
 - 2.. Aussi appelé Marie Desmares.
-

RÉSUMÉS

Georges Vigarello, dans cet entretien, pose la question du charme et de la séduction en rapport avec une histoire du corps, de sa silhouette et de sa beauté. Signalant au passage qu'une telle histoire reste à faire, son éclairage d'historien et de sociologue sur ces questions, permet d'extraire la beauté d'une conception simpliste qui n'a pris en compte que l'harmonie ou la perfection physique pour, au contraire, la lier aux comportements. La beauté s'invente dans l'histoire pour Georges Vigarello, dans le sens où les repères privilégiés de la beauté se sont modifiés dans le temps.

In this maintenance Georges Vigarello raises the issue of charm and seduction in connection with a history of the body, of its silhouette and its beauty. He claims that such a history of the body remains to be made. His lighting on these questions as a historian and a sociologist allows to extract beauty from a too simplistic design. For Georges Vigarello, beauty is invented in history in the sense that beauty's privileged references got modified in time.

AUTEUR

GEORGES VIGARELLO

Georges Vigarello est professeur à l'université Paris V et directeur d'études à l'École des Hautes Études en Sciences Sociales. Il est aussi codirecteur du CETSAAH (Centre d'Études Transdisciplinaire, Sociologie, Anthropologie, Histoire) et membre de l'Institut Universitaire de France. Ses centres d'intérêts sont l'histoire des pratiques corporelles, l'histoire de l'hygiène et des pratiques de santé, l'histoire de la violence physique. Il a

fait paraître : *Le Propre et le Sale. L'hygiène du corps depuis le Moyen Âge*, Paris, Le Seuil, 1985 ; *L'Histoire du viol, XVI^e-XX^e siècles*, Paris, Le Seuil, 1998, et dernièrement *Du jeu ancien au show sportif. La naissance d'un mythe*, Paris, Seuil, coll. « La couleur des idées », 2002.